

# Ile du salut

Rapport 55 sur la Colonie pénitentiaire

Franz Kafka / Matthias Langhoff

Mise en scène Matthias Langhoff

## Opéra-Comédie

**Du 26 au 30 novembre 1997**

vendredi, samedi à 20h45

mercredi et jeudi à 19h00

**dimanche à 15h00 (Attention, nouvel horaire cette saison)**

Durée : 2h40 sans entracte

« De Franz Kafka en général, et de  
la Colonie Pénitentiaire en particulier »,  
par Jacques Laurans

**Mardi 25 novembre à 18h00**

**Librairie Molière**

**Rue des Etuves - Montpellier**

## Location-réservations

04 67 60 05 45

Opéra-Comédie

## Tarifs

Général : 100 F (3<sup>ème</sup> galerie 75 F) - Réduit : 80 F (3<sup>ème</sup> galerie 60F)

Moins de 26 ans : 70 F (3<sup>ème</sup> galerie 50F)

Collégiens, lycéens : 60 F (3<sup>ème</sup> galerie 40F)

# Ile du salut Matthias Langhoff

## **Doutes – Inhibitions – Impulsions de travail**

« Avec les dents, j'ai été obligé d'arracher les testicules des trois autres détenus. Ils hurlaient de douleur. Alors les gardiens leurs ont mis dans la bouche de l'huile pour moteurs et leurs ont transpercé les lèvres avec du barbelé. Tous les prisonniers doivent regarder le martyr des victimes. Cette souffrance a duré trois heures, et puis ils sont morts. Les noms des personnes ainsi torturées étaient : Jasmin Hrnica, Fikret Harambasic et Emir Karabasic. »

**Au tribunal international de La Haye**, chargé de juger les crimes de guerre, se déroule le procès de Duscan Tadic, gardien serbe au camp d'internement bosniaque d'Omarska où se sont précisément déroulés ces massacres. Meurtres, tortures, viols et participation à l'extermination d'un peuple lui sont reprochés dans 34 chefs d'accusation. La Cour de justice se heurte à certaines difficultés de procédure qui risquent fort de rendre tout jugement impossible.

## **Par peur de représailles, ou par honte, beaucoup de victimes ne sont pas prêtes à renoncer à l'anonymat de leurs témoignages.**

La défense parle d'une « diabolisation publique » de l'accusé, qui rendrait possible de fausses déclarations ou des exagérations. Par ailleurs, le supérieur hiérarchique de Tadic, le général Mladic, accusé d'avoir ordonné les massacres, vit en toute quiétude dans sa pompeuse villa située à quelques mètres de la base britannique de l'OTAN ? On peut s'attendre à ce que la Cour de justice de La Haye ne rende pas de jugement rigoureux : les interférences entre les règles de la justice civile et les intérêts de la politique mondiale font craindre qu'une condamnation, même morale, ne serait pas trop clairement prononcée. L'oubli de l'horreur d'hier et le refoulement de la peur de demain font le reste.

## **Au théâtre, « la colonie pénitentiaire » de Kafka est un cas limite. Où s'achève le droit à la représentation ?**

Certes, une époque sanglante apporte batailles sur batailles, et l'abattoir trouve parfois même sa place sur scène. Shakespeare écrivait sans ménagement, Sénèque et son public se délectaient de meurtres, Racine mâchait les fibres de l'horreur et les recrachait dans l'assiette de son roi, pour l'instruire. Brecht a acheté sa liberté en rédigeant un mode d'emploi pour et contre la terreur. S'il est vrai que la coutume n'excuse pas l'usage elle crée des habitudes : on se sent chez soi.

**Mais comme le récit de Kafka se situe hors du temps et de l'espace**, il ne permet de le dissocier du temps et de l'espace où de l'interpréter à tort dans un contexte de temps et d'espace. Il s'étire et nous emprisonne comme les portes de l'enfer où les fosses des meurtriers dans les vieux contes que les grands-mères racontent aux enfants pour les endormir. Pas les contes écrits, qui s'évaporent dans une morale, non, ceux que l'on transmet par oral, qui suivent des chemins sombres et tortueux, pleins de trappes et d'attrapes ; ceux qui donnent l'impression de ne pas avoir été raconté jusqu'à la fin, ceux qui font peur sans chercher à faire peur, devant lesquels les enfants ferment les yeux sur le chemin qui mène du jour à la nuit. Comme des poupées, les chevaliers et les brigands, le boudin et la saucisse au foie, l'homme noir et le bonhomme de verre envahissent leurs rêves. Ou un voyageur et un officier au pays des contes.

## **« La Colonie pénitentiaire » prend la place que le théâtre s'était réservé : le royaume de l'innocence. Et elle nous rend ainsi tellement coupables.**

A une époque où les frontières sont transgressées, le cas limite devient nécessité, même si tout se dresse contre lui. L'horreur quotidienne colle à nos plaisirs. Le silence est un mariage avec les assassins. Mais le doute persiste à l'égard d'un théâtre qui serait le vaste cimetière de la résurrection, un point de rencontre pour des trouvailles avec les victimes enfouies.

# Ile du salut

**Rapport 55 sur la Colonie pénitentiaire**  
**Franz Kafka / Matthias Langhoff**  
**Texte français Laurence Calame**  
**Mise en scène Matthias Langhoff**

Assisté de **Gabrielle Calderoni**  
et **Jean Lambert-Wild**  
Décor et costumes : **Jean-Marc Stehlé**  
Peinture : **Catherine Rankl**  
Lumière : **Frédéric Duplessier**  
Son : **Pablo Bergel**  
Maquillages et masques :  
**Elizabeth Daynes**  
Construction de la machine :  
**Olivier Borne**  
Musique : **Luigi Nono**  
Leggio II de « La lontananza  
nostalgica utopica futura »

avec

**Marcial Di Fonzo Bo** : L'Officier  
**Jean-Lambert-Wild** : Le Soldat  
**Gérard Morel** : Le Gardien  
**Charlie Nelson** : Le Condamné  
**Jean-Marc Stehlé** : Le Voyageur  
**Claude Duneton** : Une voix  
et  
**Arièle Chanty,**  
**Benoît Daynes,**  
**Manu Lacroix,**  
**Peter Wilkinson,**  
**Luis Yerly**

**Spectacle créé le 8 octobre 1996**  
**au Théâtre de la Ville de Paris**

Production :  
Théâtre de la Ville de Paris  
et le T.N.P.-Villeurbanne  
Production déléguée :  
Théâtre national de Bretagne  
Avec le concours de  
la Comédie de Genève,  
du Théâtre Populaire de Lorraine-  
Thionville,  
du De Singel International Kunstcentrum-  
Anvers

# Ile du salut

A propos de « La colonie pénitentiaire »

**Une étrange machine pour les exécutions légales et publiques. La mort est prise en charge par un système mécanique, utilisé comme système punitif, répressif et laid par un appareil militaire. La machine met à mort le condamné en écrivant automatiquement sur son corps, à l'aide d'une herse, la loi qu'il a enfreinte. Un voyageur, chargé par une administration supérieure de visiter cette île de déportés, est invité à assister à l'exécution d'un condamné. Un jeune officier, passionnément partisan de ce rituel barbare, essaie d'enthousiasmer le voyageur pour cette procédure judiciaire que l'on n'apprécie plus beaucoup à la colonie pénitentiaire. Mais comme lui non plus ne croit plus à sa mission, il renonce à l'exécution, libère le condamné et se suicide avec sa machine. La machine se détruit elle-même dans cette action.**

Dans une lettre à son éditeur qui était gêné par le manuscrit de la « Colonie pénitentiaire », Kafka écrit : « En éclaircissement à cette dernière nouvelle, je n'ajouterai que ceci : il n'y a pas qu'elle soit pénible, mais notre époque en général et la mienne en particulier a été, et est également très pénible ». La nouvelle fut écrite juste avant le déclenchement de la première guerre mondiale ; il ne s'agit pas de la guerre qui ne joue ici aucun rôle, mais de l'appareil et de l'Etat militaire. Les rouages du pouvoir – les appareils, les bourreaux et les victimes, les puissants et les faibles, interconnexion de machines et de matières premières peuplent les paysages kafkaïens. Le désir de puissance est un sentiment de fascination pour ces rouages, l'envie de mettre en mouvement quelques unes de ces roues, d'être soi-même l'une de ces roues, ou tout au moins la matière sur laquelle ces roues agissent.

La « Colonie pénitentiaire » est le lieu étranger, très loin de nous : une colonie justement, implantée et développée dans l'arbitraire de nos lois, dans notre avidité de pouvoir et de possession, sous la botte de nos armées, dans la peur de la différence ; une scène pour notre culture la plus ancienne, le musée de cire de nos religions. Le condamné dit à son tortionnaire : « Jette ton fouet ou je te bouffe ». Les raisons de la sentence de mort qui pèse sur lui ne lui sont pas communiquées, il devra les lire dans ses blessures. La colonie est un enfant dépravé ; caché, méprisé, celui que la famille a toujours désavoué et qui s'en est échappé. Traité comme un animal. Un animal domestique qui se métamorphose trop souvent en un carnassier. Le lieu de la Colonie pénitentiaire, dérobé à nos yeux dans un déluge d'informations et d'images retouchées, est partout. Dans les camps de réfugiés de la Croix Rouge comme des Nations Unies, puissantes et impuissantes ; dans Grozny pacifié sous la loi martiale comme dans les usines de montagnes de l'industrie microinformatique sino-américaine, aux Philippines, dans les prisons des dictatures militaires des pays libres d'Afrique comme dans les camps de prisonniers de guerre bosniaques remplis de population civile ; dans les territoires palestiniens occupés par Israël ou dans les bureaux pour les étrangers dans les préfectures et sous-préfectures françaises. Le paysage des machines de Kafka s'étendait dans l'avenir au-delà du temps et de l'espace : Amérique monétariste, Union Soviétique bureaucratique, Allemagne fasciste- toutes « ces puissances malfaisantes » qui, du temps de Kafka, frappaient tout juste à la porte. Le changement n'est qu'une nouvelle roue ajoutée à la machine, ou l'une de ses roues qui se détache pour former une nouvelle machine. A partir des pièces détachées de la bureaucratie soviétique, on établit des lois pour les étrangers assortis de quota d'immigration et de contrôles d'empreintes digitales.

**Kafka écrit en prenant le point de vue d'en bas; tout y est politique.** Ce ne sont pas des textes oniriques, ni des tableaux d'atmosphère sur la solitude et le désespoir. Pas plus de fantasmes que d'allégories. Ce sont des rapports extrêmement réels sur des situations et des événements individuels à l'intérieur d'un environnement répressif. Ses textes sont aussi précis et véridiques que les contes racontés aux enfants par les grand-mères, clairs encore avant d'être altérés par des beaux esprits littéraires. **Ecrire, c'était pour lui « sauter hors du rang des meurtriers » et « la littérature est l'affaire du peuple. »**

## Ile du salut A propos de « La colonie pénitentiaire » (suite)

On raconte que lorsque Kafka faisait des lectures publiques de ses textes, il était le plus souvent pris de tels fous rires qu'il devait s'interrompre un bon moment. Ce rire n'est rien d'autre que la couture imperceptible qui traverse son œuvre en reliant les petites mésaventures aux grandes fatalités. Des histoires simples et très embrouillées, dans lesquelles la quotidienneté devient démesurée, et l'excès habituel. Il semble que plus le destin est sombre, plus le décor est grotesque ; chez Kafka, on n'obtient pas l'un sans l'autre, et bien souvent, les histoires sont comme tirées d'un stock poussiéreux, avec des coulisses branlantes, des accessoires de papier mâché, des planches qui grincent et des barbes collées.

**Jamais l'inconvenance n'est étouffée, la tension relâchée, et le comique de Kafka se refuse à tout équilibre heureux dans lequel le ridicule se dévoilerait et qui établirait un ordre légitime où la saine raison humaine triompherait.** Le rire traîne l'effroi dans son dos et marche dans un cercle fermé : c'est ainsi que ce comique interdit toute complicité avec les « assassins » et s'adresse aux victimes. Les textes et la biographie de Kafka ne font qu'un ; ils confluent pour prouver qu'il est impossible de vivre, et que l'on ne peut compter que sur la ruse, la tromperie et le sabotage. C'est ce qui constitue l'axe de ses textes. Ils montrent que l'on peut – comme dans certains arts martiaux asiatiques – utiliser la force de l'adversaire pour le faire chuter. Sabotage signifie littéralement : jeter un sabot dans les rouages. C'est de cette façon que Kafka paralyse la machinerie de la « Colonie pénitentiaire » : une machine glorieuse et punitive, qui à la fois juge, torture, fait expier et rédempte, qui doit produire un corps martyrisé et un esprit radieux, et qui pourtant se met à hoqueter, à grincer, et finit par se disloquer – « la machine tombait manifestement en ruines ; son fonctionnement tranquille était une illusion » - rire de Kafka, le rire du saboteur.

# Ile du salut Matthias Langhoff par lui-même

Né le 9 mai 1941 vers minuit à Zurich où ses parents sont exilés.

Son père : communiste sorti d'un internement dans les camps de concentration de Börgermoer et de Lichtenburg.

Sa mère : juive d'origine italienne.

A l'âge de deux ans et demi, il perd son grand-père adoré, Gustave Langhoff.

Dès la fin de la guerre, il retourne en Allemagne avec ses parents et la famille s'installe dans la zone d'occupation britannique, puis peu après dans la zone soviétique qui devient par la suite République Démocratique Allemande.

Il fréquente le système scolaire staliniste et se lie d'amitié avec Winfried Paprzycki.

A travers cette amitié, et d'autres, il apprend le mépris à l'égard des politiciens, quelques en soient leurs couleurs.

1959 : apprentissage de maçon, seule profession pour laquelle il obtient un diplôme.

1965 : sa fille Anna naît de son second mariage.

1978 : il quitte la R.D.A pour des raisons politiques, parce qu'il veut aussi voyager, mais avant tout par amour pour sa future femme, Laurence.

Il habite en R.F.A, en Suisse, et s'installe finalement à Paris avec sa femme et ses fils, Caspar et Anton.

Après de longs et fastidieux efforts, il obtient la nationalité française en 1995.

Il n'a jamais souffert de graves problèmes de santé, à l'exception de deux hépatites virales et d'un foie légèrement endommagé.

# Matthias Langhoff

Mises en scène

Allemagne

**Berliner Ensemble (1962-1970)** : Der Ideine Mahagony, Der Messingkut, Der Brotladen, Das Gesicht der Simone Marshall (**Brecht**)

**Volksbühne, Berlin Est (1970-77)** : Der Wald (**Ostrovski**), Die Räuber (**Schiller**), Die Wildente (**Ibsen**), Die Schlacht (**Heiner Müller**), Der Bürgergeneral (**Goethe**)

**Schauspielhaus, Bochum (1980-83)** : Marie Woyzeck (**Büchner**), Clavigo (**Goethe**), Der Kirschgarten (**Tchekhov**), Verkommenes Ufer (**Heiner Müller**), Milchpulver (**Brenton**)  
Titus Andronicus (**William Shakespeare**), Leiber Georg (**T. Brasch**)

**Schauspielhaus, Hamburg** : Le Prince de Hombourg (**Kleist**), 1978, Prawda (**Brenton et Haare**), 1986  
Fatzer (**Brecht**), 1986

France

**Aubervilliers** : Le commerce de pain (**Brecht**), 1972

**Théâtre National Populaire de Villeurbanne** : Le prince de Hombourg (**Kleist**), 1984

**Théâtre National de Strasbourg** : Le Roi Lear (**Shakespeare**), mars 1987, Si de là-bas, si loin (**Beckett, Hölderlin, Lorca, o'Neill**), Nov.-87

Suisse

**Schauspielhaus, Zurich** : Der Wald, 1974, Mercedes (**T.Brasch**), 1983, Stichtag (**T.Hürlimann**), 1985

**Théâtre Kléber-Méleau, Lausanne** : Les serpents de pluies (**Enquist**), 1985

**Théâtre de Carouge, Genève** : La cerisaie (**Tchekhov**), 1984, coproduction TNP Villeurbanne  
Mademoiselle Julie (**August Strindberg**), 1988, production de la Compagnie Matthias Langhoff.

Autriche

**Burgtheater, Wien** : Œdipe (**Sophocle**), mai 88.

Du 1<sup>er</sup> Juillet 89 au 30 juin 91, il est directeur du Théâtre Vidy-Lausanne

**1989** La mission (**Heiner Müller**), Au Perroquet Vert (**Arthur Schnitzler**).

Coproduction Théâtre Vidy-Lausanne /Théâtre de la Ville, Paris.

**1990** Macbeth (**W. Shakespeare**). Coproduction Théâtre Vidy-Lausanne/Théâtre National de Chaillot

La Duchesse de Malfi (**John Webster, Claude Duneton**). Coproduction Théâtre Vidy-Lausanne/Théâtre de la Ville, Paris.

L'otage (**Brendan Behan**). Coproduction Théâtre Vidy-Lausanne/Théâtre de la Ville, Paris.

**1991** Don Giovanni (**W.A.Mozart**) au Grand Théâtre de Genève

Œdipe Tyran (**Sophocle :Müller**), Barcelone, Chambéry

1992 - 1996

**1992** Désir sous les ormes (**Eugène O'Neill**), production Théâtre National de Bretagne, Rennes. Représentations à Rennes et au Théâtre des amandiers, Nanterre.

**1993** Trois Sœurs (**Anton Tchekhov**), coproduction Théâtre National de Bretagne, Rennes /Théâtre de la Ville, Paris.

Il est nommé co-directeur du Berliner Ensemble où il réalise le décor de Fatzer.

**1994** Philoctète (**Heiner Müller**) à Rennes et au Théâtre Garonne, Toulouse.

**1995** Richard III (**Shakespeare**) au festival d'Avignon et au TGP de Saint-Denis

**1996** Danse de mort (Strinberg) à la Comédie Française.

# Jean-Marc Stehlé

Jean-Marc Stehlé a fait ses études aux arts décoratifs pour des mises en scènes de François Simon, Philippe Mentha, Roger Blin, Charles Apothéloz... Et dès 1968, il participe également comme comédien à plusieurs spectacles ; Il travaille ensuite à Paris avec Gracilla Martinez et Maurice Guillaud au Centre Culturel du Marais. Il suit une activité d'acteur et de décorateur au Théâtre de Poche de Genève, ainsi qu'au Théâtre de Vidy et au Théâtre Kleber-Méleau de Lausanne.

Après avoir été acteur dans un téléfilm tourné à Genève et dans « Polenta », film de Maya Simon, il est décorateur du Film de Coline Serreau, « Qu'est-ce qu'on attend pour être heureux ? »

De 1971 à 1976, il est administrateur d'une Estancia en terre de Feu, au Chili. En 1982, il signe les décors de « L'oiseau vert », mise en scène de Benno Besson à la Comédie de Genève. Suivront, au théâtre Kléber-Méleau de Lausanne, « Othello » de Shakespeare, et le « Misanthrope » de Molière au Burgtheater de Vienne.

En 1984, il est de retour à la comédie de Genève, pour les décors du « Médecin malgré lui » de Molière. Il sera ensuite au Théâtre de la Comédie de Genève et au Théâtre de la Ville à Paris, le décorateur du « Dragon » d'Evguèni Schartz et « Lapin, Lapin », de Coline Serreau. En 1988, il signe les décors et costumes de « La Flûte enchantée » de Mozart, au Grand Théâtre de Genève, mise en scène Benno Besson. En 1989, il réalise les décors et costumes du « Don Giovanni » de Mozart, mise en scène Matthias Langhoff à l'Opéra de Genève. En 1990, il est acteur dans « Mille francs de récompense », de Victor Hugo, mise en scène de Benno Besson où il réalise les décors et les costumes. En 1991, il réalise les décors du film « Romuald et Juliette » de Coline Serreau et le décor du spectacle « Je me souviens Perec » de Samy Frey. En 1992, il joue dans « Cœur Ardent » d'Ostrovski, mise en scène de Benno Besson dont il crée les décors et costumes. En 1993, il réalise les décors et costumes de « Qui sait tout gros bêta » de Coline Serreau, mise en scène de Benno Besson ; il obtient pour ce décor le Molière de la meilleure scénographie.

Puis il est comédien et réalisateur du « Désir sous les ormes » de O'Neill, mise en scène Matthias Langhoff. En 1994, il réalise les décors et les costumes de « Simone Boccanegra » de Verdi, mise en scène de Matthias Langhoff, ainsi que les décors et costumes du « Roi Cerf » de Gozzi, mise en scène de Benno Besson, et il réalise les costumes des « Trois Sœurs » de Tchekov, mise en scène de Matthias Langhoff au Théâtre de la Ville dont il joue le rôle de Ivan Romanovitch Tcheboutykine ; En 1995, il réalise les décors et costumes de « Lapin, Lapin » de Coline Serreau, mise en scène de Benno Besson, ainsi que les décors et les costumes de « Moi » de Labiche, mise en scène de Benno Besson et il est acteur dans « Philoctète » de Heiner Müller, mise en scène de Matthias Langhoff. En 1996, il joue dans « Ile du Salut, rapport 55 sur la colonie pénitentiaire », mise en scène de Matthias Langhoff dont il réalise les décors et costumes.



# Marcial Di Fonzo Bo

- 1984-1986** Escuela del Teatro Payro  
F.Yeny – J.Kogan – C.Rivas
- 1990** Stages  
M.Gonzales, N.Arestrup, A.Maratrap, P.Pradinas, A.Gautré
- 1991-1994** Ecole du Théâtre National de Bretagne  
C.Colin, C.Regy, D.G.Gabily, M.Langhoff, B.Régent, H.P. Cloos, R.Fichet,  
C.Cullier, M.François, P.Mangelli, M.Nebhenzal, C.I.Cotenceau, L.Touzé, T.Vergez,  
M.Viard, M.Marion, A.Marcon, A.Neddham, R.Cantarella entre autres...

## Théâtre

- 1996** **Ile du Salut, Rapport 55 de la Colonie pénitentiaire**, mise en scène de Matthias Langhoff. Théâtre de la Ville, Paris
- 1995** **Paroles du Sage**, traduction de H.Meschonic, mise en scène de C.Regy. Ménagerie de verre, Paris  
**Richard III**, de W.Shakespeare, mise en scène de M.Langhoff. Festival d'Avignon.  
**Lauréat du prix de la révélation théâtrale du syndicat de la critique.**
- 1994** **La terrible voix de Satan** de G. Motton, mise en scène de G. Régy. TGP Saint-Denis
- 1993** **Peau d'Ours** de H. Calet, mise en scène de C.Collin. MC 93 Bobigny
- 1991** **Les Contes d'Hoffmann d'Offenbach**, mise en scène d'A. Arias, Théâtre du Châtelet.
- 1990** **C'est la vie** de C.Lacroix, mise en scène d'A. Arias, Opéra Comique, Paris.  
**Les Indes Galantes** de Rameau, mise en scène de W. Cristie et A. Arias.Festival d'Aix-en Provence.

## Assistant à la mise en scène

- De Alfredo Arias au Théâtre de la Commune, Aubervilliers.**
- 1989** **Famille d'artistes** de Kado Koster.
- 1990** **Les escaliers du Sacré-Cœur** de Copi.  
**Les Indes Galantes** de Rameau, Festival d'Aix-en-Provence, de K. Kostzer.
- 1991** **C'est la vie** de Christian Lacroix, Opéra Comique, Paris.  
**Les Contes d'Hoffmann** de Offenbach, Théâtre du Châtelet .
- De Kado Kostzer**
- 1990** **God save the Queen**, Théâtre de la Commune, Aubervilliers.
- De Philippe Lenaël**
- 1991** **La Pastorale** de Charpentier. Le Cargo, Grenoble.

## Ateliers dirigés

- 1994** **L'excès – L'Usine** de Leslie Kaplan ; Centre Pénitentiaire de Rennes.
- 1995** **Académie Expérimentale des Théâtres**  
**Ruth** Trad. H. Meschonic. Verbier Festival Academy.
- 1996** **Les Romains du Théâtre**. Théâtre de l'Athénée à Paris.  
**Scènes d'Acteur**. Théâtre du Rond Point, Paris.

## Cinéma

- 1997** **L'homme que j'aime** de Stéphane Giusti.
- 1987** **Tango Nuestro** de Jorge Zanada.

**Il fait partie du Théâtre des Lucioles depuis sa création en 1994 et a été en résidence au Théâtre Gérard Philipe à Saint-Denis pour la saison 1996/97.**

THÉÂTRE L'ÎLE DU SALUT, de Matthias Langhoff, d'après Franz Kafka

## Un hallucinant cauchemar

Inspirée de « La Colonie pénitentiaire » de Kafka, Matthias Langhoff nous invite à une atroce exécution capitale. Insoutenable, et pourtant difficile à oublier.

Commencée en 1914, tandis qu'il était en train d'écrire « Le Procès », parue à Leipzig en 1919, « La Colonie pénitentiaire » est l'une des plus inquiétantes nouvelles de Kafka. Peut-être parce qu'elle correspond à une des périodes les plus noires, suicidaires, de la vie de l'écrivain, en même temps qu'avec le début de la guerre... Matthias Langhoff, metteur en scène d'origine allemande qui vit désormais en France et dont aucune mise en scène récente n'a pu laisser indifférent, de « La Mission » et « Au perroquet vert » il y a sept ans à la très agitée « Danse de mort » que va reprendre le mois prochain la Comédie-Française en passant par le « Désir sous les ormes » présenté il y a quatre ans à Nanterre, a, à l'évidence, vu ici une sorte de métaphore nécessaire à la violence de notre actuelle société, et à l'indifférence, ou à l'impuissance de ceux qui l'observent. Cette « colonie » lointaine et inhumaine pourrait être, dit-il, à Grozny ou aux Philippines ou... « dans les bureaux pour les étrangers dans les préfectures et sous-préfectures françaises » (!). Il n'a, dès lors, rien fait, bien au contraire, pour atténuer la cruauté du récit.

Langhoff a, d'abord, entièrement réécrit le (bref, 40 pages en format de poche) récit de Kafka. Il l'ouvre avec un prélude : la salle reste dans le noir, la

voix cassée-chuchotée de Claude Duneton nous conte, sur fonds de grincements de mâts et de cordages, le cauchemar d'un homme prisonnier d'un bateau jonché de cadavres ensanglantés. Longue mise en condition...

Le rideau se lève enfin sur un très beau décor du décorateur favori de Langhoff, qui est également celui de Bruno Besson (« Qui saitout et Grosbêta » et « Lapin lapin ») et qui, ici, joue aussi l'un des deux rôles principaux.

### Impressionnant et fort

Nous sommes dans la forêt tropicale, quelques immenses cocotiers déplumés surplombent une construction dont seul le haut apparaît, en forme de petit wagon, au-dessus d'une sorte de protection en plastique un peu sale. Par terre, des déchets divers, du sable, quelques vieilles chaises de rotin. Quatre hommes sont là. Un condamné, un os dans le nez, enchaîné à un arbre, et qui creuse, semble-t-il, sa tombe. Un jeune soldat muet qui le surveille. Le « Voyageur » (Stehlé lui-même), en short et casque colonial, venu d'Europe pour inspecter cette colonie. Et l'officier, en costume trop lourd pour le soleil tropical, conservateur et manipulateur de la machine à tuer, qu'il va utiliser devant le Voyageur. On n'en voit rien, mais on saura tout, et c'est horrible car l'officier, reprenant le texte de Kafka, ne cache rien du sinistre appareil. Le principe en est d'inscrire dans la chair des condamnés, au moyen d'une herse hérissée de pointes, la sentence de leur châtiement.

De plus en plus profond. Pendant douze heures. La description est longue, pénible, elle a, l'autre soir, vidé en partie la salle... L'exécution commence, la machine gronde, et tout s'enraye. La machine, d'abord, très vieille. L'officier, ensuite, vénérant sa machine, mais conscient d'être le dernier à la défendre, d'autant que la mise à mort n'est jamais précédée d'aucun jugement, les victimes ne savent même pas pourquoi ils doivent mourir. Devant l'évidente... réticence du Voyageur, il se substituera au condamné. Et mourra sous la herse tandis que la machine, déginglée, rendra tous ses essieux...

Rude, donc, et long. Mais impressionnant, et fort. D'autant que, face à Jean-Marc Stehly, l'officier... intégriste, dirait-on, habité jusqu'à la folie par son idéologie terrifiante, est incarné avec une conviction hallucinante, qui nous pousse jusqu'au malaise, par un formidable comédien, Marcial di Fonzo Bo (lauréat des critiques l'an dernier pour son interprétation de « Richard III » monté par Langhoff en Avignon). On reste sous le choc jusqu'à ce qu'à la fin, pour, peut-être, nous permettre de décompresser, Langhoff nous laisse partir, sans saluts, au fil d'un superbe « dernier post-lude » où, dans la forêt désertée par les hommes rôdent lentement des personnages à têtes de singe, de lion, de crocodile ou de tortue. Une soirée singulière, et dérangeante.

ANNIE COPPERMANN

(Théâtre de la Ville, 42.74.22.77, jusqu'au 8 novembre.)

« ILE DU SALUT » AU THÉÂTRE DE LA VILLE

## Y a-t-il un scandale Langhoff ?

*Avec ce spectacle kafkaïen pour temps de crise, le metteur en scène radicalise encore son propos et provoque le public. Dérangeant mais salutaire*

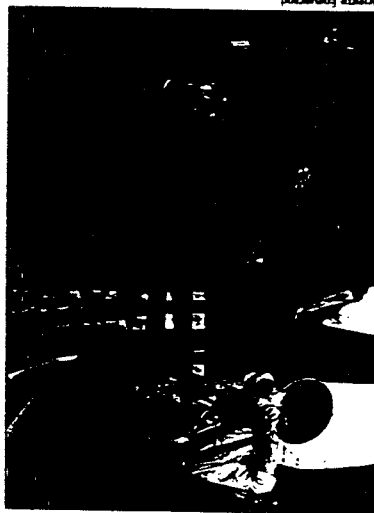
Avec « Ile du Salut », d'après « la Colonie pénitentiaire » de Kafka, Matthias Langhoff signe le spectacle le plus contesté de ce début de saison. Il coupe court aux applaudissements : ses comédiens ne viennent pas saluer ; ils errent sur le plateau en attendant que la salle se vide. Ce qui, au bout de deux heures trente de représentation, est en partie chose faite. Ne vous fiez pas au titre : ici point de salut. Mais un spectacle qui n'a qu'une obsession : dire la violence du monde et interroger les moyens dont dispose le théâtre pour ce faire.

L'enjeu n'est pas mince. On a donc envie de s'y attarder un peu. Même si avec « Ile du Salut » Matthias Langhoff nous place devant la plus paradoxale des situations : difficile de conseiller de courir voir ce spectacle, beaucoup moins abouti que son « Richard III » ou sa vision décapante de « Danse de mort » de Strindberg (toujours à l'affiche de la Comédie-Française). Mais impossible de le passer sous silence : cette mise à la question du sens du théâtre est assez rare par les temps consensuels qui courent. D'autant que Langhoff s'y entend pour exalter l'essence subversive du théâtre. Il nous immerge directement dans un cauchemar : dans le noir, une voix off (Claude Duneton) égrène un conte lancinant. Un homme s'éveille sur le pont d'un navire jonché de ca-

vention qui frise l'absurde, tandis que l'officier obsessionnel qui tient en haute idée la raison d'Etat a la passion dangereuse d'un fou suicidaire. Si on attend du théâtre qu'il nous montre le désordre du monde pour mieux nous en consoler, alors il ne faut pas compter sur Matthias Langhoff. Cet artiste est là pour diviser. Autant dire en opposition directe à la grande idée de Jean Vilar, ou du prêt-à-jouer, certes agréable mais tout aussi vite oubliée, qui a envahi les scènes.

Il est permis de ne pas vouloir souffrir avec Matthias Langhoff. Mais il est aussi permis de saluer l'obstination d'un grand metteur en scène qui, avec une dose plus ou moins forte de pessimisme pervers, secoue violemment le théâtre. Ce qui est après tout une manière comme une autre de ne pas en désespérer. Relisez « la Colonie pénitentiaire » : c'est le plus insoutenable, le plus cruel de tous les textes de Kafka. On peut aisément refermer un livre, c'est vrai. Parfois pour mieux y revenir. On peut aussi décrocher d'un spectacle, protester, être exaspéré et passionné tout à la fois. C'est le cas ici. Signalons, pour les plus courageux, que la dernière image d'« Ile du Salut » a la beauté d'une des visions fantastiques de Goya. Dans une jungle cernée de hauts murs lézardés, des hommes vêtus de fracs noirs et portant des masques d'animaux sauvages errent, aux aguets, à la fois prédateurs et proies apeurées. C'est la communauté des hommes vue par Matthias Langhoff. Ce n'est pas vraiment une bonne nouvelle.

*Odile Quirot  
Théâtre de la Ville ; 01-42-74-22-77. Jusqu'au 8 novembre, puis en tournée.*



Jean-Marc Stehli et Marcial di Funzo Bo

davres, tente de les jeter à la mer. Mais ils remontent à bord, et ainsi jour après jour. Le décor somptueux (Jean-Marc Stehli) n'est pas qu'une belle image : la machine pénitentiaire qui inscrit la sentence de mort sur le dos du condamné est perchée en haut de cocotiers, et vaguement cachée des regards par quelques vieux plastiques sales amenés en cette Afrique fantôme par les mauvais vents de la civilisation. Et tout est à l'avenant. Le condamné a l'allure d'un bon sauvage hébété, le voyageur en mission d'observation arbore une tenue coloniale, et un souci tatillon de non-inter-

## CULTURE

*Kafka par Langhoff***La machine fait loi**

**H**ELAS! On s'habitue à la médiocrité. Du coup, dès que s'offre au regard une tentative de théâtre un tant soit peu violente, on se sent désarçonné. Prenez « Ile du Salut », que Matthias Langhoff tire de « la Colonie pénitentiaire » de Franz Kafka (1), récit contemporain du « Procès » et de la guerre de 14. C'est de la boxe à poings nus, néanmoins du noble art. On y prend sourdement à partie la société, d'hier, d'aujourd'hui, comme sanglante géhenne répétitive, avec un humour glacial. Et l'on se dit, à la fin, lorsque l'île des anciennes utopies — décidément orphelines de leurs « bons sauvages » — se transforme, sous ses palmiers pour agence de voyage, en parc d'attractions préhistoriques, avec des humains à têtes d'animaux, que l'humanité, justement, n'est pas sortie de la préhistoire. N'est-ce pas ce que dit Marx?

Maurice Blanchot notait que l'écriture de Kafka participe d'« un désastre absolu » et qu'elle « torture le plus tragiquement l'espoir, non parce que l'espoir est condamné, mais parce qu'il ne parvient pas à être condamné ». Il ajoutait que, « si complète que soit la catastrophe, une marge infime subsiste, dont on ne sait si elle réserve l'espérance ou si elle l'écarte pour toujours ». C'est ce qu'on éprouve exactement devant « Ile du Salut », où l'on voit un officier s'employer à défendre âprement, sous les yeux écarquillés d'un observateur venu de loin, les raffinements de cruauté en vigueur sous sa tutelle, quand le condamné, avant de mourir, est voué à voir la sentence inscrite dans sa chair par une machine sophistiquée dont les rouages

subtils doivent l'accompagner jusqu'à la rédemption. L'étudiant en droit avait donc tout saisi de l'essence de la loi, mollement butinée sur les bancs de l'université de Prague.

De cette nouvelle, Langhoff, à l'aide d'un décor extravagant de touffeur exotique (dû à Jean-Marc Stehlé, qui joue de surcroît avec une fausse candeur succulente le Voyageur, sorte d'envoyé de l'ONU, un mixte si l'on veut de Jimmy Carter et d'Alec Guinness dans « le Pont de la rivière Kwai », soit le parfait puritain aux mains blanches), fait une authentique machine de guerre contre l'humanitarisme baveux qui nous engluie. Il est clair que la répugnante allégorie qui s'offre à nos yeux n'est que la réplique, même pas majorée, de ce dans quoi nous clapotons ici et là; univers de bourreaux fêtés, enrichis, blanchis, sûrs à long terme d'une impunité immémoriale.

L'art doit exagérer, nous forcer à ouvrir les yeux. Il faut suivre Langhoff sur ce terrain-là, sous peine de passer à côté de sa réflexion en actes, capitale en effet, sans peur, sur l'état du monde. Marcial Di Fonzo Bo, naguère déjà, sous la férule de Langhoff, un Richard III d'anthologie, porte ici la paranoïa du jeune militaire sur une ligne de crête confinant au sublime. Quelque chose d'essentiel a lieu ici, du côté du conte noir pour adultes, du cauchemar en toute lucidité, avec cette « sûre audace des embarquées de Kafka vers l'étrange » dont parlait Gide.

J.-P. L.

Traduction française de Laurence Calame. Au Théâtre de la Ville, jusqu'au 8 novembre.